

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **69 (1933)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : J. SCHWAR : *Ecoles d'autrefois, écoles d'aujourd'hui*. — ANDRÉ CHABLOZ : *En composition : travailler à se rendre inutile*. — HENRI BAUMARD : *L'action morale et la tâche éducative de l'école et de la famille*. — WILLIAM PERRET : *Protestation*. — PARTIE PRATIQUE : A. BERGER : *Dessin géométrique : l'ellipse*. — J. STÆHLI-G.-L. ROSSAT : *La géologie à l'école primaire*. — RÉCITATION.

ECOLES D'AUTREFOIS, ECOLES D'AUJOURD'HUI

Autrefois, au bon vieux temps, on ne se souciait guère des principes de l'hygiène et de la pédagogie pour édifier des écoles. On transformait la plupart du temps un ancien bâtiment inhabité, par exemple un château (comme à Yverdon), un hôpital (comme à Lausanne) ou quelquefois aussi un couvent. La question d'emplacement, de disposition intérieure, d'orientation et d'éclairage n'était nullement prise en considération. Les salles où s'entassaient un trop grand nombre d'élèves manquaient absolument du moindre confort. Jérémias Gotthelf, dans *Heur et malheur d'un maître d'école*, s'exprime ainsi à propos de la salle d'école :

La salle d'école n'était pas plus grande qu'une chambre ordinaire de paysans et il fallait y loger plus de 200 enfants. Elle contenait quatre tables dont la plus grande partageait la chambre en longueur. Il y avait des années que les vitres n'avaient pas été lavées et je ne crois pas qu'on aurait pu en ouvrir une. Le plancher avait des fentes entre lesquelles il fallait être habile pour placer les pieds des tables. Quand un élève s'y prenait un talon, il ne pouvait s'en tirer sans le secours du maître.

Le peintre Anker dans son célèbre tableau : « Une école d'autrefois », montre une classe installée dans un atelier où l'on a aligné tant bien que mal de longues tables, devant lesquelles des écoliers de tous les âges, assis sur des bancs dépourvus de dossiers, reçoivent des leçons d'un magister armé de la terrible férule. — Quels progrès n'a-t-on pas réalisés en Suisse depuis ce temps-là ! Nulle part, dans n'importe quel village reculé de la montagne, on ne trouverait aujourd'hui des écoles semblables à celles décrites dans le journal français *Le manuel général* :

Une école perdue dans les Alpes groupe quelques élèves. Une brèche a été pratiquée dans le mur pour permettre l'accès du logement de l'instituteur et de la salle de classe qui, avec une étable, occupent le rez-de-chaussée de l'immeuble.

Dans un autre endroit : « Une petite pièce voûtée constitue la salle de classe..... et l'appartement de la maîtresse ».

Tous les édifices construits en Suisse durant le XIX^e siècle, ainsi que ceux que l'on édifie aujourd'hui dans beaucoup de grandes villes sont de véritables palais où toutes les règles de l'hygiène sont respectées. Toutefois, une question peut se poser. Ces beaux et grands bâtiments, aux classes nombreuses, font-ils toujours le bonheur de la gent écolière ? Voici ce qu'en pense M. Schohaus, professeur à Zurich, qui a écrit dernièrement un article dans le journal allemand *Das Werk*.

Je me souviens avec plaisir du vieux petit collège où je passai mes premières années d'école. Il était situé dans un vieux quartier de Zurich et abritait deux classes primaires, un local réservé aux jeunes filles pour les leçons de couture ainsi qu'un modeste appartement pour le maître. Du plancher, qui était en sapin, s'échappaient de petits nuages de poussière chaque fois que nous marchions un peu fort dans le local. En hiver, quand nous passions dans le vestibule, une bonne odeur de pommes provenant de la cave, nous chatouillait agréablement les narines. Des chenilles se transformaient en chrysalides dans les cabinets et dans toutes les fentes des boiseries. Derrière la maison se trouvait une petite boutique où nous jouions quelquefois en courant entre des caisses et entre des meubles qui l'encombraient. Nous étions les maîtres de cette maison, nous en connaissions tous les recoins. Fréquemment, nous surprenions une souris sortant de sa cachette, et l'auteur d'ajouter : « Puisque des animaux vivaient dans cette maison, sans beaucoup de risques, nous pouvions aussi y habiter ». — « Un jour, il nous fallut déménager dans un magnifique bâtiment des plus confortables, renfermant un très grand nombre de classes. Ce fut naturellement un événement. Mais quelques semaines plus tard, nous regretâmes tous notre vieille maison d'école, et jamais nous ne fûmes vraiment heureux dans notre magnifique palais ».

Dans ces grands édifices, les portails et les portes d'entrée sont si lourds que les enfants des petites classes doivent mettre toutes leurs forces pour les ouvrir. A l'intérieur, les marches d'escaliers, la main courante de la balustrade, les poignées des portes sont à bonne hauteur pour des adultes, comme c'est le cas dans toutes les maisons locatives ou privées, mais en général tout cela est placé trop haut pour des enfants, pour les jeunes surtout. Il n'y a rien à reprocher à ces beaux bâtiments au point de vue de la situation et de l'hygiène en général ; intérieurement et extérieurement ils sont splendides. L'architecte a pensé à tout, sauf peut-être « à l'âme de l'enfant » comme le dit si bien M. Schohaus.

À toutes ces grandes bâtisses, il manque le charme que doit avoir une maison d'enfants.

L'école idéale.

Beaucoup d'écoles, qui, autrefois, étaient dans un endroit tranquille sont situées maintenant au milieu de grandes constructions et au bord d'une grand'route. Les leçons des maîtres sont constamment troublées par le bruit extérieur. Un professeur d'un collège de Lausanne nous disait dernièrement : « Certains jours, le vacarme de la rue causé par les autos, les trams ou par les autres véhicules est si intense que je n'ai qu'une chose à faire : cesser de donner ma leçon jusqu'à ce que le calme soit rétabli ; cela dure souvent plusieurs minutes ». C'est, cela va sans dire, une cause de fatigue pour les élèves comme pour les maîtres. La discipline en souffre, non pas tant la discipline extérieure, mais surtout la discipline intérieure de chacun. Maîtres et élèves ont de la peine à se concentrer à leur travail.

Pour remédier à cela, il faudrait pouvoir imiter M. Decroly qui avait une école au centre même de Bruxelles, en Belgique, et qui l'a transportée à plusieurs kilomètres de la capitale, dans un magnifique parc appelé l'Ermitage. Cette école de l'Ermitage connue partout par les nouvelles méthodes qu'elle a préconisées est très vaste. Les élèves ont à leur disposition beaucoup d'espace, de l'air, de la lumière à profusion et jamais leurs travaux ne sont troublés par le bruit de la rue.

Le groupement de toutes les classes d'une ville en pleine campagne, offrirait bien des avantages. Il serait d'abord plus facile de sélectionner les élèves ; les écoles de plein air pour enfants chétifs, toujours coûteuses, deviendraient probablement inutiles. On ne parlerait plus de dangers de la circulation, et surtout rien ne viendrait troubler le calme nécessaire à tout enseignement.

Une école privée jouissant d'une renommée universelle, comme celle de l'Ermitage, dont les moyens financiers sont assurés, peut abandonner une école en ville pour en ouvrir une autre à la campagne, plus spacieuse et mieux adaptée à l'enseignement qu'on se propose de donner, mais, est-il besoin de le dire, il n'est pas possible d'imiter cela avec toutes les écoles officielles.

Il faudrait un trop grand bouleversement de toutes nos habitudes. Les trams ou autres véhicules devraient transporter à prix modiques les enfants d'une place déterminée de la ville jusqu'à l'école, et le soir les reprendre. Les ateliers, les bureaux, les administrations, comme l'école du reste, seraient dans l'obligation d'adopter la journée anglaise en prolongeant le travail du matin et en finissant la journée plus tôt. Ce n'est plus le repas de midi, mais bien celui du soir qui deviendrait le repas principal de la famille, comme c'est le cas partout où l'on a adopté ce régime de travail.

Au reste, en Belgique, comme dans beaucoup de villes du nord de l'Europe,

les écoles officielles et la plupart des écoles privées sont construites dans les quartiers les plus peuplés.

Différentes écoles.

Les écoles de *Bruxelles* sont encastrées dans un groupe d'immeubles de manière à ce que les classes soient situées dans le square formé par ce groupe, tandis que les salles des maîtres, celles des collections sont placées sur la rue. Tous les locaux s'ouvrent sur une cour ou hall central qui sert de préau couvert et de salle de jeux. Les classes des étages sont desservies par des galeries. Suivant l'avis de plusieurs directeurs, ce type de bâtiment scolaire est pratique à tous les points de vue : surveillance facile, circulation en masse aisée à l'entrée et à la sortie des classes ; en outre la cour, ainsi disposée, sert de salle d'exposition pour les œuvres d'art, dessins d'écoliers, etc. En cas de mauvais temps, elle constitue un abri couvert très utile, où les enfants peuvent s'ébattre pendant les récréations.

Les préaux plantés d'arbres sont placés à gauche et à droite du bâtiment : à l'extrémité de l'un d'eux se trouve la salle de gymnastique. Il y a un seul inconvénient à ce système : comme les classes se trouvent sur deux lignes opposées, quelques-unes seulement reçoivent une bonne orientation, tandis que les autres sont sacrifiées.

Plusieurs classes, tout particulièrement celles situées au rez-de-chaussée, possèdent de petites fenêtres s'ouvrant très haut, empêchant ainsi les enfants d'être troublés dans leurs leçons par ce qui se passe au dehors. Qui veut regarder par la fenêtre doit monter sur une table ou sur un escabeau pour n'apercevoir le plus souvent que le grand mur gris d'une maison voisine. Mais les nouvelles constructions sont tout à fait différentes. Un grand édifice construit selon les principes de l'architecture moderne et suivant les besoins des méthodes d'éducation nouvelle, a été inauguré dernièrement près de *Bruxelles*. L'architecte s'est inspiré des splendides constructions du pays voisin (la Hollande), qu'on envie un peu, et aussi des récents bâtiments édifiés ces dernières années dans un grand nombre de villes d'Allemagne.

On a pensé que l'air et la lumière qui sont indispensables aux enfants chétifs pouvaient aussi développer et fortifier les enfants sains ; aussi toutes les salles du collège, les divers ateliers réservés au travail manuel comme les classes proprement dites, sont abondamment pourvues de hautes et larges fenêtres.

Près du collège, des jardins, où des garçons et des jeunes filles pourront cultiver des légumes, semer des fleurs, existent près des jardinets qui feront la joie des élèves des écoles enfantines. Une grande place, en partie ombragée, est réservée aux exercices de gymnastique où à d'autres leçons données en plein air.

Dans d'autres villes étrangères, à *Vienne* par exemple, beaucoup d'écoles, construites avant la guerre, sont édifiées dans des squares fermés. Ces dernières années, d'immenses bâtiments locatifs se sont élevés un peu partout dans les faubourgs de la ville. Au centre de ces constructions, disposées le plus souvent en fer à cheval, on trouve au rez-de-chaussée, une ou deux classes enfantines, s'ouvrant sur un grand jardin ; quelquefois, quand la population infantine est particulièrement nombreuse, une crèche est rattachée au Kindergarten.

Dans quelques écoles de plusieurs villes des *Etats-Unis*, le nombre des

locaux scolaires est généralement plus grand que chez nous. Cela tient aux méthodes de travail en usage là-bas. En Amérique, on étudie chaque année moins de branches diverses que nous, mais on parcourt en un an, pour chaque branche, un programme plus étendu. Les élèves connaissent le programme qu'ils ont à parcourir et l'étudient comme cela leur plaît. C'est donc une méthode individuelle de travail. Beaucoup de salles sont mises à la disposition des élèves. Une salle est consacrée à la géographie, une autre à l'histoire, une autre à la grammaire.

Le professeur de chacune de ces branches est à demeure deux ou trois heures par jour dans sa salle, dans laquelle il y a tout le matériel nécessaire : manuels, dictionnaires, appareils. Les élèves viennent à volonté faire leur travail dans la salle de la branche à laquelle ils ont l'intention de consacrer, ce jour-là, une partie de leur matinée ou de leur après-midi.

En Allemagne, tous les locaux des *Fortbildungsschulen* de beaucoup de villes sont très spacieux ; les cuisines, dans les écoles ménagères, sont le plus souvent divisées, par un petit galandage s'élevant à 1 m. 50 du sol, en petits compartiments réservés à chaque groupe de jeunes filles formant une famille. Dans chacune de ces cuisinettes se trouve un fourneau à gaz auquel est fixé un compteur. On veut que les futures ménagères puissent vérifier facilement la consommation du gaz. Un prix est même délivré dans certaines classes à la famille qui en a utilisé le moins après avoir préparé un nombre X de repas. Une grande table, placée le long du mur, permet à la maîtresse de donner l'enseignement théorique et de faire des démonstrations devant toute la classe.

Un immense bâtiment pour l'enseignement complémentaire des filles a été inauguré l'année dernière à *Mannheim*. C'est une vaste construction en béton armé, dont les façades sont recouvertes de petites briques émaillées pour défier l'usure du temps, en particulier les attaques des gaz à base de soufre produits par la grande usine *Badische Anilin*. Chose surprenante, le bâtiment est édifié en forme de polygone irrégulier.

Le terrain au centre est aménagé pour les exercices de gymnastique et pour les jeux ; tout autour se trouve un promenoir. C'est du côté intérieur que donnent les classes de repassage, de couture, les locaux de douches, les salles de collections, le local réservé à la doctoresse, les vestiaires, etc., cela afin d'éviter que les jeunes filles, en jouant, ne dérangent leurs camarades assistant aux cours théoriques. Ces derniers ont lieu dans des pièces situées à l'extérieur. Sur un toit plat, les élèves peuvent, durant la belle saison, ou s'occuper de travaux manuels (couture, repassage) ou recevoir des leçons de gymnastique. Une grande salle avec une scène pourvue d'une cabine pour un appareil de cinéma a soigneusement été étudiée par les architectes. Le coût de ce vaste immeuble est revenu à 1 million 800 mille marks.

(A suivre.)

J. SCHWAR.

MÉTHODES ET PROCÉDÉS

EN COMPOSITION : TRAVAILLER A SE RENDRE INUTILE !

Dans les rédactions de nos écoliers, nous désirons obtenir de la sincérité. Et comment pratiquons-nous ? Nous préparons !... analyse d'un texte, riche vocabulaire, et nous allons parfois jusqu'à imposer un plan. En somme, nous

leur embarrassons l'esprit d'une espèce de littérature et nous espérons trouver de la spontanéité dans leurs travaux.

Certes ! les verbeux, ceux qui lisent beaucoup, sauront nous donner l'illusion de la sincérité : ils « écrivent comme un livre » n'est-ce pas ? Ils savent donner une allure personnelle à leurs souvenirs de lecture : cela se tient, se lit bien... trop bien, et, en somme, leur rédaction n'est qu'un ramassis des idées, des expressions d'autrui.

Et les mous, les esprits paresseux, la plaie de nos classes ? Ils sont heureux ceux-là du travail à moitié préparé : les mots du vocabulaire ! mais ce sont des points de repère entre lesquels ils vont tendre quelques fils. Vous leur demandiez des impressions personnelles ? Ils font un exercice de langage : ils « emploient des mots dans des phrases ! »

Que Porinot prépare le vocabulaire d'un sujet, nous le comprenons : ses élèves ne savent pas le français. Mais les nôtres ! Certes, je connais aussi leur pauvreté, mais à qui la faute ? Nous n'étudions pas suffisamment de mots, surtout dans les premières années scolaires. Enrichissons ces cervelles en friche ; des choses, des actions, des qualités, ...des mots encore et toujours, mais vécus, pensés ; le développement de la pensée est à ce prix.

Mais n'encombrons pas l'esprit de nos gamins d'un vocabulaire spécial, destiné à un sujet de composition. Plantons-les devant la réalité, et là, forçons-les à nous dire ce qu'ils ressentent. Et ce n'est pas si facile qu'on le pense.

Vous les croyez vides... allons donc... des enfants ! Une vie intense frémit en eux, charmante, poétique. Vives sont leurs impressions, mais naïves les idées qu'elles leur suggèrent. Et voilà ! L'école raisonneuse et pratique rit des naïvetés : « Ça ne se met pas » ; mais alors que faut-il mettre ? Et ces braves écoliers alignent quelques pauvretés « qui se disent », attrapent hors d'eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent attraper.

Laissons-les être des enfants ; ils ne peuvent être sincères qu'à cette condition, je pense ! Alors leurs travaux ne ressembleront à rien de ce que nous avons lu ; ils auront une vibration, une émotion parfois délicate, fraîche toujours. Mais il faut que le maître leur inspire une grande confiance, qu'ils éprouvent pour lui une immense affection. On ne se donne qu'à ceux qu'on aime et c'est ce que nous voulons : qu'ils se donnent, qu'ils nous confient un peu de cette richesse intérieure dont ils sont jaloux ou inconscients.

Rassurés, heureux, ils vont s'épanouir : « Monsieur, est-ce que j'ose dire... ? » — Mais oui, osez donc ! c'est ce que vous n'osez pas dire qui m'intéresse. » Il faut voir alors leurs yeux s'éclairer, leur main frémir : ils composent, mieux que cela, ils s'« expriment », ils créent quelque chose qui leur appartiendra. Qu'on le sache bien : des enfants peuvent éprouver cette joie-là.

Qu'il faille les initier à cette observation directe, c'est bien certain. Et comment donc ? — En recherchant au fond de soi-même le souvenir de visions, d'impressions enfantines, en les savourant longuement pour soi, puis devant eux, devant la nature, leur communiquer votre enchantement. Ils sentent bien alors que vous n'êtes plus le « maître », que c'est délicieux de vous écouter, que vous leur dites justement ce qu'ils pensent. Les plus sensibles sont touchés ; leurs travaux vibreront d'une émotion véritable qui éveillera la sensibilité d'autres élèves. Les heures de composition respireront une atmosphère char-

mante et après quelques mois (rien de solide ne s'édifie rapidement) presque toute la classe sera « prise ».

Dès ce moment, chaque élève pourra se rendre seul en face des choses pour noter ses sensations, ses sentiments. Le maître n'est plus qu'un créateur d'enthousiasme autour du sujet proposé, enthousiasme qu'il anime encore par ses remarques encourageantes dans l'heure de correction.

A côté du plaisir qu'elle procure à l'enfant, l'observation directe offre d'autres avantages :

1. Elle donne un style clair, ferme, solide, un vocabulaire précis : des verbes expressifs, des adjectifs de valeur ; elle supprime les expressions « toutes faites », les adjectifs usés ainsi que l'emploi abusif des verbes être, avoir, se trouver, sembler. — Il est vrai qu'au début elle forme un langage rude, monotone comme une énumération.

2. Elle se passe de plan : l'observation ordonne elle-même les faits. Pas d'introduction, pas de conclusion qui donnent à la rédaction un aspect scolaire, artificiel.

3. Elle développe l'imagination en précisant la vision intérieure. Elle pousse l'enfant à prendre conscience de ses impressions, à sentir la poésie de ce qui l'entoure. Grâce à elle, nous pourrions former des hommes qui porteront partout avec eux la curiosité de ressentir et qui sauront « jouir de la vie », même et surtout de la petite vie banale et simple.

J'essayerai une prochaine fois de donner quelques précisions concernant la méthode de travail et le programme que l'on peut suivre.

André CHABLOZ.

INFORMATIONS

L'ACTION MORALE ET LA TACHE ÉDUCATRICE DE L'ÉCOLE ET DE LA FAMILLE

A propos d'une récente circulaire¹.

Les circonstances actuelles et notamment les conséquences néfastes de la désagrégation du foyer, le fléchissement inquiétant de l'influence familiale, le nombre sans cesse croissant des adolescents délinquants, dévoyés ou mal élevés, la nécessité de former des personnalités indépendantes, des caractères, des hommes fidèles à leur devoir, compréhensifs des idées et des besoins d'autrui, montrent combien les efforts d'éducation doivent être intensifiés.

Sous le coup de la nécessité, le jeune homme peut acquérir une notion qui lui a échappé jadis. Il est difficile, en revanche, de lui faire abandonner une mauvaise habitude ou de lui en faire prendre une bonne si l'École et la Famille ont laissé passer le moment favorable.

Ces remarques, comme celles qui suivent, exposées dans le dernier *Bulletin officiel de l'Enseignement primaire du canton de Genève*, sont fort pertinentes.

On doit, en effet, considérer que la formation du caractère — qui dépend autant de l'école que de la famille — constitue une part au moins aussi importante de la tâche de l'instituteur que la formation de l'esprit et l'acquisition des connaissances.

¹ *Bulletin officiel de l'enseignement primaire*. Genève, 6 octobre 1933.

Le maître doit consacrer autant de soin à observer et à favoriser le développement moral de ses élèves qu'il en met à perfectionner ses méthodes d'enseignement.

Mais cette action, cet effort soutenu du maître doit, en premier lieu, s'exercer avec le concours de la famille et en liaison avec elle.

C'est ce que désire précisément le Département de l'Instruction publique du canton de Genève, qui vient d'adresser à tous les parents par l'intermédiaire des maîtres, l'avis suivant qui résume fort bien les points sur lesquels il convient d'attirer leur attention et qui forme la base de cette action que doivent exercer de concert la Famille et l'École.

* * *

« Le Département de l'Instruction publique s'inquiète du nombre croissant des adolescents dévoyés dont plusieurs doivent être déférés aux tribunaux. Il résulte des enquêtes faites à ce propos que la plupart de ces jeunes gens ont souffert d'une éducation familiale insuffisante.

Leurs parents n'ont pas su exiger depuis la première enfance les habitudes de discipline qui contribuent à la formation du caractère. Ces enfants mal élevés deviennent finalement incapables de se soumettre aux exigences de la vie morale et sociale. Plusieurs doivent être exclus des écoles publiques où leur présence constitue un fâcheux exemple ; leur placement entraîne pour les familles des frais considérables.

Le Département de l'Instruction publique recommande à tous les parents de donner à leurs enfants une vie régulière, de leur épargner les veilles tardives, d'exiger d'eux l'obéissance, la politesse et la ponctualité. L'école primaire, qui offre à chaque écolier une instruction conforme à ses aptitudes, s'efforce d'épanouir son intelligence et son âme, mais elle ne peut suffire à la tâche si la famille ne voue pas tous ses soins au développement normal de l'enfant.

Le Département rappelle que la collaboration de la famille et de l'école est indispensable ; il importe que l'enfant sente le bon accord entre ses éducateurs. Les maîtres et les directeurs d'écoles sont toujours à la disposition des parents, en particulier à propos des petites difficultés qui surviennent parfois au cours des études. Les cas graves de troubles du caractère et de la conduite peuvent être signalés en toute confiance au Service d'observation du Département de l'Instruction publique, rue Calvin 11. »

* * *

Cette circulaire a soulevé, cela va sans dire, des objections et quelques pères de famille — se sentaient-ils spécialement visés ? — l'ont critiquée. Dans un quotidien, un député a même exprimé son sentiment à son endroit. Mais le moins qu'on puisse dire c'est que cet article et cette polémique n'ont convaincu personne, surtout pas ceux qui estiment que l'autorité scolaire a pris là une mesure dont l'opportunité ne peut être discutée.

Il faut, au contraire, souhaiter plein succès à cette initiative qui vient à son heure. Elle attirera l'attention du corps enseignant sur l'importance de l'éducation morale à l'école. Elle attirera celle aussi des pères et des mères sur le rôle et les responsabilités de la famille.

De cet effort conjugué, éducateurs et parents ont tout à gagner.

Henri BAUMARD.

ANNUAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN SUISSE

Neuchâtel.

Je proteste avec la dernière indignation contre l'article de M. W. Bolle, paru dans l'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse* sur l'Ecole active de Neuchâtel.

M. Bolle manifeste son incompetence absolue en la matière en caractérisant l'Ecole active de Neuchâtel par un fait unique dans ses quinze années de travail.

De plus, il ressuscite un incident liquidé par une mise au point en notre faveur et signée par 53 parents sur 55.

Il faudrait relever ici les inexactitudes flagrantes touchant l'Ecole active de Neuchâtel.

Pour le moment, qu'il nous suffise de dire que l'article de M. Bolle ne constitue *en aucune manière* une information ayant quelque valeur.

Il reflète simplement l'opinion de tous ceux qui en sont réduits à se faire un jugement au moyen des bruits les plus invraisemblables et les moins bienveillants.

Je tiens à disposition toutes les précisions désirables.

William PERRET.

Instituteur à l'Ecole nouvelle des Terreaux, à Neuchâtel.

PARTIE PRATIQUE

L'ELLIPSE

(Dessin géométrique.)

Matériel intuitif. — Pour cette leçon il est bon d'avoir un cercle qui s'allonge facilement, qui de rond devient elliptique par la simple traction de la main. Un cercle de tonneau ou un cerceau de bois, tel que celui qui sert de jouet aux enfants, conviennent particulièrement.

Comment introduire le sujet. — L'ellipse est certainement la courbe qui se présente le plus fréquemment à nos yeux, beaucoup plus même que le cercle ; celui-ci, en effet, nous apparaît plus souvent en raccourci que de face, et l'on sait qu'un cercle vu obliquement devient *elliptique*. Tout d'abord, qu'est ce qu'une ellipse ? Pour le montrer, le maître prend le cerceau ou le cercle en fer et l'allonge.

Tant qu'il n'est pas déformé par la traction, dit-il, le cerceau est parfaitement rond, c'est un cercle dont tous les points sont à égale distance d'un *centre*. Mais un cercle aplati, ne serait-ce que très légèrement, imperceptiblement, n'est plus un cercle, il prend le nom d'ellipse. Il en est de même du *carré* qui devient un *rectangle* sitôt qu'il est un tout petit peu plus long dans un sens que dans l'autre. L'*ellipse* est donc au *cercle* ce qu'est le *rectangle* au *carré*. Comme le rectangle, l'ellipse peut offrir toutes les proportions. Je peux allonger mon ellipse (ici le maître opère sur son cercle) jusqu'à ce qu'elle devienne *presque* une ligne droite sans qu'elle cesse pour cela d'être une ellipse. Les deux limites extrêmes de l'ellipse sont donc le *cercle* et la *droite*. Toutes les formes intermédiaires entre le cercle et la droite sont des ellipses.

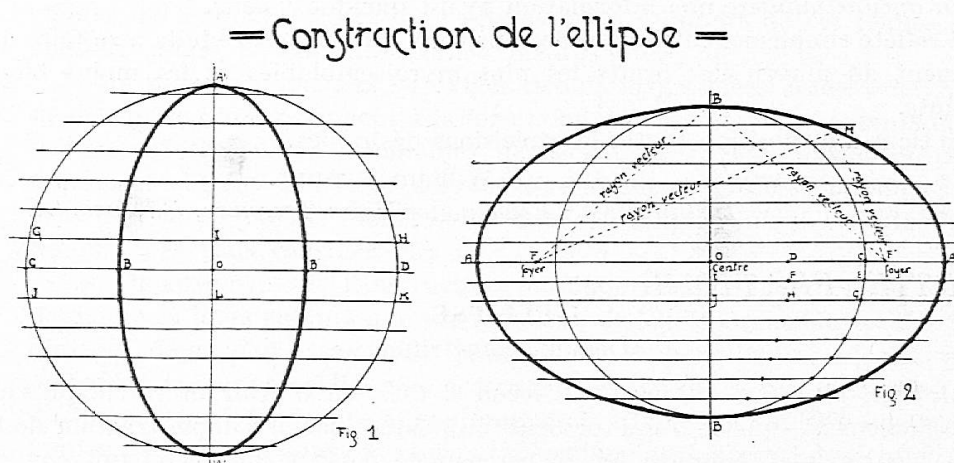
L'ellipse a deux axes perpendiculaires l'un à l'autre, le grand axe AA' et le petit axe BB' qui se coupent en leur milieu (fig. 2).

Les élèves sont souvent enclins à croire que l'ellipse a des proportions données, par exemple 1 sur 2, telles qu'ils les constatent dans les figures d'ellipses des livres de géométrie. Il faut leur montrer que l'ellipse peut être ramassée ou allongée. La comparaison avec le rectangle le fait généralement bien comprendre aux enfants.

Le premier dessin d'ellipse.

Les explications précédentes suffisent aux élèves pour exécuter un premier dessin de l'ellipse, en prenant le cercle comme base. Deux cercles sont dessinés sur une feuille de papier (fig. 1 et 2). Le premier servira à construire une ellipse *horizontale* et le deuxième une ellipse *verticale*.

Il n'existe pas d'*instrument simple* pour tracer une ellipse aussi facilement que le compas trace un cercle, parce que le centre de chaque fragment d'ellipse



et la longueur de son rayon *ne sont pas fixes*. On a bien inventé des instruments appelés *ellipsographes*, mais ils coûtent cher et ne donnent pas toujours satisfaction. Il est plus simple de tracer l'ellipse par *points*. Ce sera au surplus un excellent exercice, puisque tout élève primaire doit savoir dessiner une courbe par points donnés.

Pour dessiner la première ellipse (fig. 1) on décrit un grand cercle dont le diamètre est égal au grand axe AA' de l'ellipse qu'on veut obtenir, puis l'on trace les diamètres perpendiculaires AA' et CD.

Puisque l'ellipse est un *cercle régulièrement aplati* dans un sens, on adopte une fraction de réduction, par exemple $\frac{1}{2}$. On divise les rayons CO et OD en deux et l'on marque les points B et B' qui sont les extrémités du petit axe de l'ellipse.

On trace ensuite des parallèles G-H, J-K, etc., à ce petit axe et l'on divise les demi-sécantes G-I, I-H, J-L, L-K, etc., en deux parties égales. Par les points ainsi trouvés on fait passer une courbe qui constituera finalement l'ellipse.

Nous avons adopté $\frac{1}{2}$ comme fraction de réduction ; il est bien évident qu'on peut prescrire toute autre fraction $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, etc. Il faut faire remarquer aux élèves que si les parallèles sont régulièrement espacées, les longueurs des quarts de petit-axe G-I, J-L, etc., peuvent être reportées *sur les demi-sécantes des 3 autres quarts de l'ellipse*. La tracé de la courbe est quatre fois plus rapide.

Pour prouver aux élèves que l'ellipse ne doit pas être considérée seulement comme un cercle aplati, mais aussi comme un cercle *allongé*, il est bon de leur faire exécuter aussi la seconde construction (fig. 2). On part aussi du cercle que l'on coupe avec des sécantes régulièrement espacées et *prolongées* bien en dehors. Puis chaque demi-cercle est allongé d'une fraction, par exemple de la $\frac{1}{2}$, du $\frac{1}{3}$, ou doublé, ou triplé, etc. Dans la fig. 2, nous avons allongé toutes les sécantes de la *moitié* de leur longueur. Après avoir cherché le milieu de OC, de IE, de JG, etc., nous avons reporté cette moitié en dehors du cercle pour avoir autant de fois un point de l'ellipse. Même remarque que pour la construction précédente : les dimensions trouvées dans un $\frac{1}{4}$ de l'ellipse sont reportées sur les 3 autres quarts.

Le cercle en perspective est-il une ellipse ?

Le cercle de bois ou de fer suffit à la démonstration. Au lieu d'allonger son cercle, le maître le présente maintenant obliquement et fait remarquer



que plus le cercle apparaît en raccourci et plus il apparaît aplati, jusqu'au moment où on ne voit plus qu'une ligne droite. Mais tant qu'on voit les deux lignes, c'est encore une ellipse.

Au moment où un char passe devant nous, ses quatre roues semblent parfaitement circulaires. Sitôt qu'il nous a dépassé, les roues prennent la forme elliptique qui devient de plus en plus aplatie. Pour finir, les quatre roues nous apparaissent comme quatre lignes verticales, ou plutôt comme deux verticales puisque les deux roues de devant sont cachées par celles de derrière.

Le cercle en perspective est-il bien une ellipse ?

Si les élèves ont déjà étudié la perspective du cercle en dessin artistique, il est tout indiqué, à cet endroit de l'exposé, de leur faire remarquer ceci :

Quand on regarde *de près* (insister sur ce mot), un cercle en perspective, nous ne le voyons pas comme une ellipse *régulière* (dessiner la fig. 4 au tableau noir et montrer du doigt le cerceau tenu horizontalement) parce que le rayon OD est *plus près de l'œil du spectateur* que le rayon OC ; il *paraîtra donc* plus *grand* que ce dernier. Autrement dit, le demi petit axe OD de l'ellipse n'aura pas, sur le dessin, la même longueur que le demi petit axe OC. L'ellipse semblera *déformée* elle paraîtra *renflée* en avant et *aplatie* en arrière. Et cette déformation est d'autant plus exagérée que le cercle *est plus rapproché de notre œil*. A mesure que le cercle s'éloigne, la différence des distances de A et de B à notre œil est de moins en moins sensible, ce qui fait qu'à une certaine distance un cercle en raccourci nous apparaît bien comme *une ellipse régulière*. Les deux demi petits axes sont pratiquement égaux. (fig. 3).

Les foyers de l'ellipse.

Dans le cercle, le point le plus important est le *centre*. Il n'en est pas de même dans l'ellipse où deux autres points jouent un rôle bien plus considérable puisqu'ils permettent à eux seuls de construire toute la courbe ; ce sont les *foyers* placés symétriquement sur le grand axe, à égale distance du petit axe. Les lignes qui joignent un même point de l'ellipse aux deux foyers s'appellent les *rayons vecteurs*.

C'est à ce moment seulement que nous expliquerons aux élèves la propriété fondamentale de l'ellipse. Si, *de n'importe quel point* de l'ellipse, on mène une droite aux deux foyers, la somme de ces deux droites est toujours la même. $FM + MF' = FB + BF' = \text{constante}$ (fig. 2).

Il faut bien insister sur cette loi dont les élèves ne réalisent par toujours immédiatement l'importance et ne pas craindre de la vérifier plusieurs fois devant eux, au tableau noir.

La somme des rayons vecteurs reste la même, il va sans dire, si nous partons des points A ou A' qui sont les sommets de l'ellipse. Pour le point A, par exemple, les deux rayons vecteurs coïncident sur la longueur AF. Transportons le rayon AF à l'autre bout. Que constatons-nous ?... Que la somme des rayons vecteurs est égale au grand axe de l'ellipse. Cette propriété est utilisée pour tracer l'ellipse par le procédé du jardinier que nous expliquerons plus loin dans la leçon de décoration.

Comment trouver les foyers de l'ellipse.

Il est très facile de déterminer les foyers de l'ellipse quand on connaît la longueur des deux axes. En effet, les deux rayons vecteurs partant de l'extrémité du petit axe (B ou B', fig. 2) sont égaux et valent ensemble, d'après la règle ci-dessus, le grand axe de l'ellipse. Un de ces rayons vecteurs est donc égal au $\frac{1}{2}$ grand axe. Après avoir tracé les deux axes de l'ellipse se coupant perpendiculairement en leurs milieux, prenons une longueur AO et décrivons de B un arc de cercle qui ira couper le grand axe en deux points qui seront les deux *foyers* de l'ellipse.

(A suivre.)

R. BERGER.

LA GÉOLOGIE A L'ÉCOLE PRIMAIRE

L'enseignement de la géographie est à l'ordre du jour en pays vaudois. Nos conférences de cercle en ont marqué l'importance. J'ai voulu faire œuvre utile en traduisant et en adaptant à la Suisse occidentale le travail que M. Stähli, maître à Glaris, a écrit pour ses collègues de la Suisse allemande dans la revue *Travail manuel scolaire*. Puissent ces lignes intéresser quelques maîtres romands.

Une nouvelle branche ? Il ne manquait vraiment plus que cela, soupireront maints collègues. Patience ! Il n'est pas question à l'école primaire, cela va sans dire, de traiter de tectonique, paléontologie, stratigraphie, comme se nomment ces belles sciences. Tout cela, c'est l'école secondaire et l'Université qui s'en chargeront. Cependant, nous préconisons, dans l'étude de la géographie de la Suisse, l'introduction de quelques notions élémentaires indispensables que nous allons expliquer.

L'écolier de 10 ans déjà, d'une vallée des Alpes vaudoises ou du Jura, qui

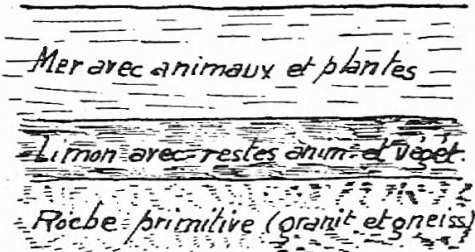
sortira une fois de son district remarquera sans peine que la roche des collines du Plateau, du Jorat ou de Lavaux présente des caractères très différents de celle du vallon natal. D'autre part, l'écolier du Plateau notera lors d'une course d'école dans les Préalpes, que la molasse de ses collines familières ne se voit nulle part. Visitons-nous une fois avec notre petit monde les Alpes centrales : nous ne manquerons pas d'attirer son attention sur la roche primitive qui se dresse là en puissantes parois. Le fait que des roches de nature très différente constituent notre sol présente une importance économique très grande. Je rappelle, par exemple, que, sur le Plateau, les plus riches champs de blé et de pommes de terre se trouvent dans les larges vallées recouvertes d'anciennes moraines, tandis que les crêtes des éminences, où la molasse affleure, ne portent la plupart du temps que des forêts ; plus loin, que la perméabilité extraordinaire du calcaire du Jura entraîne sur tout son domaine une pauvreté agricole caractéristique. Si je rappelle, pour terminer, que les carrières de granit d'Uri et du Tessin constituent pour ces cantons une source de revenus très appréciables, je n'aurai mentionné que l'essentiel.

Il est certain qu'on ne peut se contenter de déclarer aux élèves que les Alpes centrales ont du granit, les Préalpes et le Jura du calcaire et le Plateau de la molasse. Il conviendra pour le moins de leur montrer, de leur faire toucher ces roches et de les caractériser brièvement. Mais on peut fort bien faire un pas de plus et chercher à répondre à la question qui surviendra naturellement : Quelle est la cause de la position actuelle des roches ? En d'autres termes : Comment se sont formés le Jura, le Plateau et les Alpes ? Le problème est en réalité très compliqué ; c'est pourquoi nous le réduirons à ses grandes lignes.

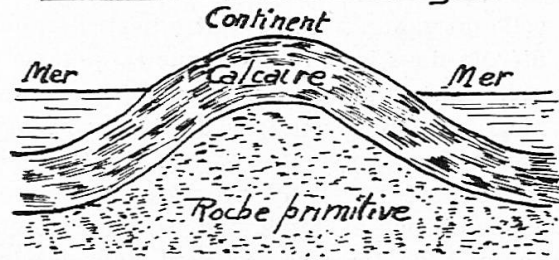
¶ Comment nous y prendre ? Sans citer des noms d'auteurs célèbres, la théorie de Kant et de Laplace nous suffira. Elle est si géniale et si simple dans son expression que l'écolier du degré supérieur de l'école primaire peut la comprendre. Nous dirons à peu près ceci :

Le soleil est aujourd'hui encore un globe, un globe incandescent et liquide. Il tourne sur lui-même. Quand on fait tourner rapidement en cercle unseau rempli d'eau, les gouttes qui s'écoulent s'échappent au loin. Ainsi s'est formée la terre, comme on l'admet généralement, il y a plusieurs millions d'années, goutte de matière perdue par le soleil. Elle était, elle aussi, au commencement, incandescente et liquide. Peu à peu, elle se refroidit. La matière liquide se solidifia et se transforma en roche à sa surface. Ainsi se constitua la roche primitive, par exemple le granit. Comme la chaleur était très intense, il n'y avait encore aucune eau liquide. Celle-ci enveloppait la jeune terre d'un épais manteau de vapeurs. Le refroidissement se continuant graduellement, la vapeur d'eau put se condenser et la première pluie tomba sur la terre encore brûlante. Après des millénaires de pluies et d'orages fabuleux, une mer puissante recouvrit tout le globe terrestre. L'eau très chaude dissolvait avec rapidité toutes sortes d'éléments. Ceux-ci se déposèrent peu à peu au fond de la mer où ils formèrent d'épaisses couches de boue et de limon. Toutes sortes de plantes et d'animaux peuplèrent plus tard ces eaux devenues tièdes. Quand ils mouraient, leurs cadavres se déposaient au fond. Ce qui était tendre se décomposait, mais les coquilles et les squelettes se conservèrent. Ils furent enrobés dans le limon. Celui-ci se transforma en calcaire au cours des âges et les coquilles et les enveloppes des animaux morts se pétrifièrent. (De telles pétrifications sont connues de la plupart des élèves. Au surplus,

Formation des Alpes.



La terre solide émerge.



Il sera facile au maître de se procurer un morceau de grès coquillier, de la molière par exemple, du calcaire nummulitique, on peut-être même une ammonite). Les esquisses suivantes à la planche noire et à la craie de couleur (roche primitive, rouge, sédiments, bleus) illustreront les explications.

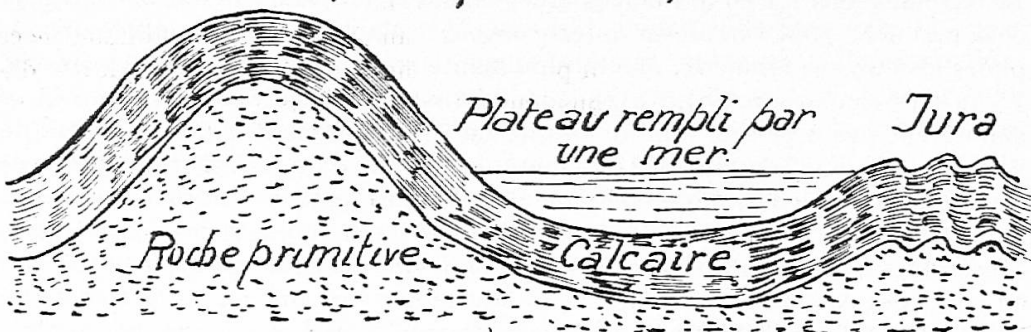
La terre vieillit. En se refroidissant davantage, son volume diminua peu à peu. Mais la mince croûte solide ne put suivre régulièrement ce mouvement de contraction. Des effondrements se produisirent un peu partout. La face de la terre se rida comme une pomme au printemps. L'eau s'accumula dans les dénivellations en formant des mers distinctes. Du terrain solide émergea.

En maints endroits, le pays nouvellement formé se souleva en vagues hautes de plus de 7000 m. Ainsi se formèrent de très longues chaînes de montagnes, appelées plis orogéniques, telles les Alpes et le Jura. Entre ces deux plissements s'étendait une mer intérieure.

Durant les plissements déjà s'établit un effritement des couches supérieures, une désagrégation rapide qui se continue encore. Dans les montagnes, notamment, règnent de nos jours des variations journalières de température très grandes. Pendant le jour, la neige fond et l'eau de fusion s'insinue dans les plus étroites fissures de la roche. Vient-elle à geler pendant la nuit, elle fait sauter et fendre davantage les rochers les plus résistants. Les pluies diluviennes de cette époque entraînèrent donc les décombres dans les mers au nord et au sud des Alpes.

Les glaciers aussi emportèrent des matériaux à leur tour et les charrièrent au loin. Cette érosion dura si longtemps qu'aux endroits les plus élevés la couver-

Les Alpes après le plissement.

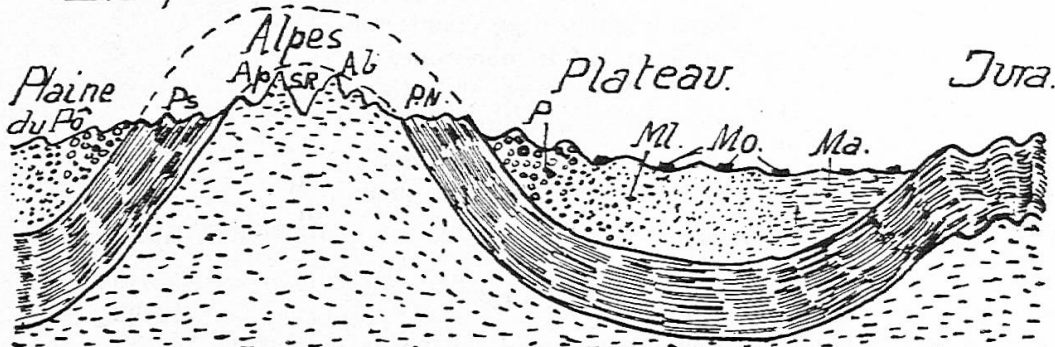


ture de calcaire fut complètement emportée et que la roche primitive, autrefois profondément enterrée sous les sédiments, apparut au jour.

C'est pourquoi nous trouvons aujourd'hui du granit et du gneiss au St-Gothard, dans les Grisons et le Valais, mais du calcaire dans les Préalpes. Le mer qui recouvrait le Plateau fut peu à peu comblée par les déblais et les galets.

Ces matériaux se cimentèrent au cours des siècles et se transformèrent en roches solides. L'eau descendant des Alpes avait déposé le gros matériel à proximité de la chaîne. Il en résulta le grossier conglomérat, le poudingue du Mont-Pèlerin et de Lavaux par exemple. Les débris plus menus furent transportés plus loin. Ils constituèrent des poudingues plus fins, de la molasse et des grès. Le limon se déposa finalement et forma la marne. Au cours des âges suivants, les

Loupe à travers la Suisse actuelle.



Ps. Préalpes sud. Ap. Alpes pennines. SR = sillons du Rhône. Ab = Alpes bernoises. P = poudingues. Ml = Molasse. Mo = Moraines. Ma = Marne.

rivières se creusèrent de larges vallées dans la molasse et modelèrent à leur tour le Plateau. Des glaciers immenses déferlèrent plus tard sur tout le pays, abandonnèrent un peu partout de puissantes masses morainiques (gravières, sablières) et des décombres glaciaires importants. Quand ils se retirèrent, la Suisse possédait sa structure géologique et morphologique qui ne fut plus modifiée dans ses traits essentiels jusqu'à nos jours.

Il est évident que cet exposé schématique ne pourra suffire. Divers travaux d'application viendront favoriser une assimilation plus complète. Ils pourront consister, après l'exposé au tableau noir, en un relevé des esquisses dans le cahier des élèves. Le texte qui suivra peut être rédigé librement par les élèves, d'après leurs notes, ou être donné sous forme de dictée. La matière peut être traitée aussi en composition. Aux connaissances acquises ainsi par les élèves viendront plus tard se raccorder de nombreux faits de géographie économique et mainte manifestation de la vie économique de notre pays leur sera plus facilement compréhensible. La confection de reliefs que l'on peut se fabriquer soi-même en terre glaise constituera une très bonne application intuitive. L'auteur nous promet une leçon sur ce sujet pour plus tard.

(Traduit et adapté par G. L. Rossat.)

J. STÆHLI.

RÉCITATION

La neige tombe.

La neige à flocons blêmes tombe,	Toute blanche dans la nuit brune,
Tombe, tombe, en mols tourbillons.	La neige tombe en voletant.
Lis effeuillé sur une tombe,	O pâquerettes ! une à une,
La neige en flocons blêmes tombe,	Toutes blanches dans la nuit brune !
Pour qui fait-on cette hécatombe,	Qui donc, là-haut plume la lune ?
Hécatombe de papillons ?	O frais duvet ! Flocons flottants !
La neige à flocons blêmes tombe,	Toute blanche dans la nuit brune,
Tombe, tombe, en mols tourbillons.	La neige tombe en voletant.

La neige tombe monotone,
 Monotonement, par les cieux.
 Dans le silence qui chantonne,
 La neige tombe monotone.
 Et file, tisse, ourle et festonne
 Un suaire silencieux.
 La neige tombe, monotone,
 Monotonement, par les cieux.

(*La Chanson des Gueux.*)

JEAN RICHEPIN.

Noël 1933

Mil neuf cent trente-trois ! Célébrons la Noël !
 Partout dans le pays, les cloches carillonnent.
 Des Alpes au Jura, leurs grandes voix résonnent.
 Noël ! Paix sur la terre et pardon dans le ciel !

Partout, dans le pays, les cloches carillonnent,
 Et cependant, leur voix éveille en notre cœur
 Un vague sentiment de malaise et de peur,
 Un malaise profond dont nos âmes frissonnent.

Des Alpes au Jura, leurs grandes voix résonnent,
 Mais l'airain qui frémit nous fait aussi songer
 Aux menaces de guerre, aux canons, au danger,
 Aux haines qui, partout, partout nous environnent.

Noël ! Paix sur la terre et pardon dans le ciel !
 Que ce grand cri d'amour émeuve enfin les hommes !
 Il nous faut travailler, tous, et tant que nous sommes,
 Et lutter pour la paix et l'amour fraternel.

Mil neuf cent trente-trois ! Célébrons la Noël !
 Regardons l'avenir et reprenons courage,
 Ranimons notre espoir à ce divin message :
 Noël ! Paix sur la terre et pardon dans le ciel !

Couvet, décembre 1933.

G. DELAY.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

Vient de paraître :

LE SEXE A SES RAISONS

par

Mme Dr J. STÉPHANI-CHERBULIEZ.

Un volume in-16, broché Fr. 3.50

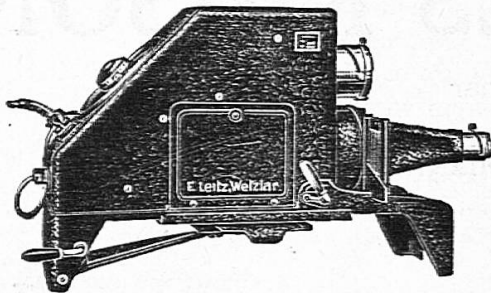
Sous ce titre : *Le sexe a ses raisons*, le Dr Jeanne Stéphani-Cherbuliez présente au public le résultat d'une étude approfondie des problèmes sexuels envisagés particulièrement du point de vue pédagogique. L'auteur expose les raisons qui ont fait, jusqu'à présent, négliger si gravement, dans la famille, l'instruction et l'éducation sexuelles de l'enfant, et montre comment cette éducation doit être faite.

Cet ouvrage de vulgarisation scientifique a une valeur spéciale parce qu'il est écrit par une femme qui, tout en pratiquant la médecine, est mère de plusieurs enfants. C'est dire qu'elle a vu de près les dangers de l'ignorance et que ses idées sont le fruit de ses expériences professionnelles et familiales.

Si ce livre ne constitue pas « l'ouvrage pouvant être mis entre toutes les mains », du moins expose-t-il, en pages imprégnées d'un réalisme sain et de bon aloi, le problème vital et complexe auquel il s'attaque. L'auteur se place à un point de vue élevé et présente son sujet avec tact, délicatesse et respect.

La troisième partie constitue une innovation fort heureuse, essentiellement pratique ; elle rendra de grands services aux parents, si souvent embarrassés d'expliquer à leurs enfants le grand problème de la transmission de la vie.

Leitz



Epidiascopes

Appareils de projections
d'un emploi universel
Diascopie - Episcopie
Microscopie

Dans toutes les branches de l'enseignement ces epidiascopes sont d'une utilité partout reconnue. Ils facilitent la tâche de l'instituteur et développent l'attention des élèves en rendant les cours plus vivants

Prix très modérés
Emploi très simple
Images très lumineuses
Adaptation directe à toute
* * prise de courant * *

Représentants en Suisse

BALE : H. Strübin & Co., Gerbergasse 25
BERNE : E. F. Büchi Söhne, Spitalgasse 18
GENÈVE : Marcel Wiegandt, 10, Gd Quai
LAUSANNE : Margot & Jeannet, 2, Pré-du-Marché
ZÜRICH : W. Koch, Obere Bahnhofstr. 11

Demandez catalogues :

Ernst Leitz, Optische Werke
Wetzlar

KOCHER

7, Rue du Pont
LAUSANNE

Tailleur 1^{er} ordre
mesure, confection

cette marque suggère toujours
l'idée de haute qualité en fait de

VÊTEMENTS

PARDESSUS

CHEMISERIE

Réception des annonces

PUBLICITAS S.A.
RUE PICHARD, 13



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

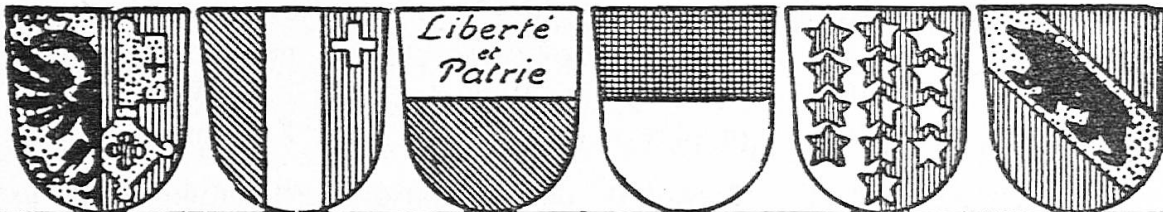
RÉDACTEUR :

ALBERT ROCHAT
CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

M. CHANTRENS, Territet H.-L. GÉDET, Neuchâtel
J. MERTENAT, Delémont H. BAUMARD, Genthod

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENT : Suisse, 8 fr. Etranger, 10 fr. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse 10 fr. Etranger, 15 fr.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT et Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute
demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

*Vient de paraître :***NEUENEGG**

(UN ÉPISODE DE LA VIE VAUDOISE EN 1798)

par

Georges DELORBE.

Un volume in-16, broché Fr. 4.—



L'épisode qui fait l'objet de ce livre se déroule à une époque tragique entre toutes dans le passé de notre pays. Les deux principaux personnages qui y figurent ont vécu ces années orageuses où les esprits étaient agités par le grand souffle de la Révolution qui fit surgir un nouvel ordre de choses.

Neuenegg n'est pas un ouvrage d'histoire, mais bien plutôt un roman dans un cadre historique. La première partie esquisse un tableau animé d'une petite ville vaudoise dans les journées de l'hiver de 1798. L'auteur donne ensuite du combat de Neuenegg un récit précis autant que vivant et coloré, en évitant toutefois d'en faire une description purement stratégique qui n'aurait pas été en place ici.

Les deux dernières parties contiennent de charmantes descriptions de certaines villes à cette époque : de Nyon, de Genève entre autres, de Lyon se relevant à peine des misères accumulées par le terrible siège de 1793, de Toulon, enfin, au moment où la flotte concentrée dans sa rade par Bonaparte se prépare à lever l'ancre pour l'Égypte.

Aboutissement d'un travail de documentation considérable dans les archives et sur les lieux, ce volume paraît à propos, au moment même où la Suisse doit songer plus que jamais à posséder une armée forte capable d'imposer le respect de son sol à ceux qui seraient tentés de le violer s'ils sentaient cette armée trop faible pour en assurer l'intégrité.